

Chapitre huitième

Flâneries

Dites-moi, vous, Suzanne Cocq, et toi, Maurice Brocas, grands chasseurs de paysages qui les avez épiés comme les chasseurs biches et faons, dans tous les coins de Belgique, est-il meilleur endroit pour flâner, pour regarder couler les minutes, que ce quartier de l'Hôtel de Ville ? Vous m'avez fait connaître, tous deux, le curieux marchand qui habite non loin de la rue du Lombard. Il vend les formes dont usent, à Pâques, les confiseurs et les pâtisseries, pour donner aux bonbons, massépains, speculaus, œufs de sucre et de chocolat, poules couvant des paniers d'osier, coqs querelleurs et magnifiques, l'aspect qui réjouit nos enfants.

J'ai pénétré, avec vous, dans les coulisses de ces sorciers que représentent, pour les petits, les pâtisseries et les confiseurs et j'ai compris votre attendrissement devant les figurines minuscules qu'ils façonnent en sucre et en réglisse : communiants, communiantes, blanches épousées, béguines à la cornette noire qui ont été modelés par quelque artiste à l'âme simple pour prendre place

DÉCOUVERTE

au faite des pièces montées, jours carillonnés, dirait Max Elskamp, tel saint Michel au sommet de sa tour.

Je vous rends grâce à tous les deux.

Lorsque j'étais petit, un marchand de quincaillerie et d'outils, qui habitait rue de l'Amigo, me remplissait d'une admiration égale. Ce fantaisiste vendait, aux manuels, des couteaux, rabots, marteaux, varlopes, limes et scies, mais exposait aussi, à son étalage, des pierres précieuses en sébilles, en soucoupes, vraies et reconstituées, les perles de Venise aux reflets mordorés, les rubis, les topazes brûlées, les émeraudes, les turquoises. Ces gemmes étaient, chez lui, douées de je ne sais quel sortilège, combien plus efficace que chez les joailliers. Dans leurs montures compliquées, dans leurs sertissages savants, les pierres ressemblent à des captives qui se font valoir. Dans les soucoupes de faïence, dans les bols de bois, libres, elles disaient mieux, me semblait-il, la matière minérale, la richesse de la terre, comme ces vieux livres de Louis Figuier qui les font briller et chanter sur leurs planches colorées.

Le marchand vendait aussi des perles d'ambre, absinthe jaune en larmes, cornaline brune et rouge, et des gemmes fausses, cabochons énormes, escarboucles géantes qui font la richesse éphémère des artistes de théâtre et de music-hall.

Il a quitté la rue de l'Amigo. Il a émigré, je crois, vers le Marché-au-Charbon, mais son magasin, modernisé, a perdu son attrait mystérieux. Il

DE BRUXELLES

apparaissait, dans l'ombre de l'Hôtel de Ville, comme Vulcain qui, pour se distraire, aurait fabriqué des pierres précieuses.

Ici, comme ailleurs, il y aurait bien des détails à offrir sur le petit commerce et ses bizarreries spécifiques. Pourquoi les étudiants se fournissaient-ils de leurs casquettes, bérets et toques au Marché-au-Charbon plutôt qu'ailleurs? Dieu seul le sait. Pourquoi la rue au Beurre est-elle plus célèbre par ses pains d'épices, couques royales, pains à la grecque sucrés et non sucrés, que par toute autre chose?

Ma mère qui avait, à cette époque, l'estomac délicat, vantait la spécialité : Petite rue au Beurre, pain à la grecque sucré, croquant comme le caramel et doux comme un biscuit. Pour le pain à la grecque, sans sucre, qui se mange en buvant le thé, un boulanger de la rue de la Montagne en savait, mieux que tout autre, le secret et la cuisson. C'est une manière de biscotte, plus compacte et plus lourde, un rien sucrée, qui convient, dit-on, spécialement aux appétits difficiles. J'ai toujours pensé qu'il contenait un peu de cannelle, mais je n'ai jamais pu obtenir d'éclaircissement sur ce sujet passionnant.

Pourquoi les antiquaires affectionnent-ils spécialement la rue de l'Empereur, au point qu'elle en déborde et reflue vers la rue Saint-Jean, la rue de l'Hôpital, en pousse vers la rue Wateu et la rue Van Moer, les boulevards, l'avenue Louise et la Montagne-de-la-Cour?

DÉCOUVERTE

Les bijoutiers, eux, réunis rue au Beurre et dans les rues voisines, obéissent à l'appel de l'Hôtel de Ville: l'arbre de vie, naissances, mariages, porte ses feuilles d'or. Le phénomène n'a rien qui doive surprendre, pas plus d'ailleurs que la présence d'orfèvres dans le voisinage du Mont-de-Piété, entre l'église de la Chapelle et la place du Jeu de balle, rue Saint-Ghislain, rue du Miroir (*Spiegelstraat*). Pauvre miroir que l'on engage aux jours de dèche et dont le certificat de dépôt s'appellera, ô dérision, une reconnaissance.

Mais ici, et le curieux en est frappé, la physionomie change: un marchand de bijoux n'a point, rue au Beurre, rue de l'Etuve, rue des Alexiens, rue du Miroir, un visage qui ressemble à celui de l'orfèvre de la Montagne-de-la-Cour, de la rue de Namur. Leurs magasins sont bien différents.

On prête, en flânant, un intérêt à des constatations futiles, à des comparaisons entre les boutiques d'aujourd'hui et celles d'autrefois. Elles se dépersonnalisent. Il n'y a rien à regretter, car l'amusement, la distraction de la rue change, mais ne s'atténue pas.

Que de parallèles à tenter ici, dans ce quartier vivant et commerçant! A titre d'exemple, seulement, entre le marchand de tabacs de 1910 et le marchand de tabacs et cigares de 1930. Quelle transformation leur a imposée la transformation du régime fiscal? Les banderolles, manière pratique de percevoir l'impôt indirect, tiennent les beaux tabacs prisonniers dans leurs boîtes et leurs



GRAND PLACE

DE BRUXELLES

paquets. Les cigares, denrée précieuse, ne s'exposent plus guère, pour y perdre leur arôme et leur valeur, aux rayons du soleil. Les accessoires pour fumeurs ont gagné en importance ; ils s'étalent avec complaisance sous les yeux des passants : pots à tabac que l'on fabrique à Gouda, à Londres ou dans les Flandres ; briquets perfectionnés, bijoux précieux ; fume-cigares trapus et fume-cigarettes démesurés ; pipes en écume, pipes en racine, toutes les pipes de toutes les formes et de tous les prix ; cendriers, narghilés européens, quel luxe, mais quel luxe différent de cette opulence d'hier.

Les magasins de tabacs d'autrefois !

Pots en terre blanche à dessins bleus, Delft, coiffés, comme des Tonkinois, d'un chapeau de cuivre jaune, rangés sur le comptoir ou sur le rayon supérieur : c'est le luxe pour les yeux. Sur les rayons à portée de la main, à côté des cigarettes, les boîtes en fer blanc peintes en rouge, qui gardent frais le tabac pour la pipe. Dans un verre, un bouquet de pipes en terre jaune, rouge-brique, blanche. Un nègre, le poing sur la hanche, vêtu d'un habit de ballet XVIII^e siècle, tient dans sa main l'allumeur à gaz. Partout, jusqu'au plafond, les caisses à cigares et à cigarillos parfument l'endroit : caisses vernies, pour les cigares de prix, caisses brutes, pour les prolétaires. Devant vous, fumeurs, des caisses encore, le couvercle relevé, portent des images : un Mexicain, une Espagnole, un Peau-Rouge éclatant, entouré de sequins, de

DÉCOUVERTE

médailles, prix innombrables d'expositions universelles. Colorado, colorado-claro, toute la gamme, depuis la couleur de tan jusqu'au jaune clair des feuillages d'automne. Une bague à tous les doigts, comme les marchands riches de Rio-de-Janeiro ou de La Plata.

Ah ! fumeurs d'il y a vingt ans, quel plaisir c'était pour vos yeux, et quelle tentation savamment graduée. Tout le cosmopolitisme semblait se rassembler là. D'Europe, l'on parlait sur ces prétextes multiformes et l'on faisait le tour du monde. Les images des caissettes vous aiguillaient vers le Mexique, tandis que vous cédiez à la sollicitation de l'Arabe qu'une affiche présentait fumant la cigarette orientale. D'Espagne, vous passiez partout où il y a du tabac et des fumeurs. Un planteur en habit blanc, coiffé d'un immense sombrero, vous accueille ; une gitane vous sourit ; un Mohican, la hache au poing, court dans la brousse rejoindre l'almée ou l'oued naïl qui fait des ronds de fumée sous la croix blanche du papier de riz Lacroix, du zouave du papier de riz zig-zag ou du Bédouin des cigarettes Job.

Et l'étalage, lui !

Panoplie de pipes, depuis la pipe blanche avec quoi nous soufflions des bulles de savon jusqu'à la longue pipe hollandaise, grande comme une épée. Dans le fond, débordant de sébilles turques, des chevelures. Les Semois, de large coupe, et le tabac hollandais en copeaux longs ; le Harlebeke, grenu et lourd comme une mélasse ; l'Appelterre,

DE BRUXELLES

chevelu comme une belle brune, et le Smyrne couleur de miel. Tabacs ! Il en est là pour toutes les pipes de la ville. Tabacs, fumées.

Et nous voilà musant rue de l'Amigo et rue des Pierres où l'on vend toujours les chansons de café-concert aux grisettes, aux diseurs mondains et aux jeunes gens tendres. Ne quittons point cet endroit. Voilà l'Amigo, derrière l'Hôtel de Ville, le violon et son nom espagnol. Il paraît que les alcades, venus avec le duc d'Albe, ont mal compris le nom de cette ancienne prison criminelle. Nous disions *vrante* qui signifie « lieu fermé », ô combien ! et ils comprirent *vriendt*, ô caballero, et comme *vriendt* signifie « ami », ils traduisirent *vriendt* en « amigo ». O linguistique !

Il y a là bien des maisons intéressantes, celle dite d'Emmaüs, den Robyn et d'autres.

Suivons la rue de l'Etuve, ainsi appelée en souvenir de quelque bain public. Au numéro 15, se trouvait *La Huve d'Or* (*De Goude Huyve*).

Dépassons la rue du Lombard. Il est inutile d'ajouter, sans doute, qu'elle tire ce nom du mont-de-piété qui y fut institué au XVII^e siècle.

Voilà Manneken Pis que l'on appelait aussi Julien, boutade sculptée de Jérôme Duquesnoy. Il fut volé maintes fois par les soldats anglais, par les Français, par un ancien forçat. Miracle ! Le peuple le retrouva ou le reconquit toujours. Ce petit personnage si typique a, non seulement, une histoire mouvementée, mais une garde-robe magnifique.

DÉCOUVERTE

Rue du Chêne : un immeuble Louis XVI et l'Athénée royal construit en 1883.

Rue des Grands-Carmes. Il y avait, ici, autrefois, un couvent de Carmes.

Rue des Alexiens. Il y avait, ici, autrefois, un couvent d'Alexiens.

Rue des Bogards. Il y avait ici... Il ne reste plus d'eux que le nom.

Les frères de la Doctrine Chrétienne, rue des Alexiens, occupent le Quartier Saint-Georges cédé aux Arbalétriers de Saint-Georges, au XIV^e siècle, par les échevins de la ville. Ces malheureux arbalétriers firent tant de dépenses somptuaires qu'ils se ruinèrent. Sous la Révolution, on appela leur jardin le Jardin de la Révolution. En face, ou à peu près, les Hospices réunis. Ils étaient une vingtaine, ils furent rassemblés en 1830.

Reprenons, au bas de la rue des Alexiens, la rue du Poinçon, jusqu'à la rue de Jean Colay, patricien du XIV^e siècle. Les Wallons qui habitaient là, sans doute, en ont fait la rue d'Acolay. Au bout de la rue du Poinçon, l'église des Jésuites (1852) et la place des Wallons. Portes. Maisons. Vieux murs, pour qui les cherche.

De la place Fontainas, passons à la rue de la Gouttière ; de la rue de la Gouttière à la rue du Jardin des Olives et à l'église de Notre-Dame-du-Bon-Secours.

Embusqué derrière l'église de Notre-Dame-du-Bon-Secours, on peut voir, d'un quartier qui demeure désuet, couler la vie moderne, comme un

DE BRUXELLES

fleuve à quelques kilomètres seulement de sa source, bien entendu.

« Dans cent ans, disait Napoléon, l'Europe sera américaine ou cosaque. » Elle semble bien avoir choisi et préféré, dans son esthétique urbaine, l'américanisme au slavisme.

Bruxelles devient américaine dans ses boulevards du centre quoiqu'ils soient taillés sur les modèles de Paris. Le terrain est cher, les immeubles commencent à pousser en hauteur. Il ne leur faudra plus vingt ans pour jeter de l'ombre sur la chaussée tout entière, même à midi. New-York!

Les émigrés hollandais ou allemands n'ont pas perdu leur accent ; Bruxelles non plus, nous l'avons dit. Capitale qui fait peau neuve, mais son passé lui colle profondément à la chair. Quand elle l'arrache par lambeaux, il colore encore ses cicatrices. C'est une question de pigment comme pour la peau des noirs. Quoi qu'elle fasse, elle ne dérobera pas son passé tout entier.

La vie moderne commence à la gare du Midi sur un mode atténué et qui se prolonge de la place Anneessens à la place Fontainas. Elle s'enfle, tout soudain, à hauteur de la Bourse, comme si des affluents, tombant en cataractes, agitaient, amplifiaient son cours. Foule, klaksons, trompes, cris. La Ville. Pays féérique où la lumière ne s'éteint jamais et où la publicité a conquis le ciel.

C'est place de Brouckère que fonctionna le premier cinématographe en plein air. Ces gros boutons noirs vont fleurir bientôt, au-dessus du va-

DÉCOUVERTE

carne : ce sont les liserons des haut-parleurs. La Ville ! Tramways, asphalte, automobiles.

La Bourse ! Suprématie. Elle a pris la place d'un couvent de Récollets. La Finance se donne de la branche. Quand elle parle de ses ancêtres, elle invoque les Médicis. L'architecte Léon Suys l'a construite en style Renaissance italienne pour faire plaisir aux agents de change et leur rappeler un passé lointain dont ils s'honorent.

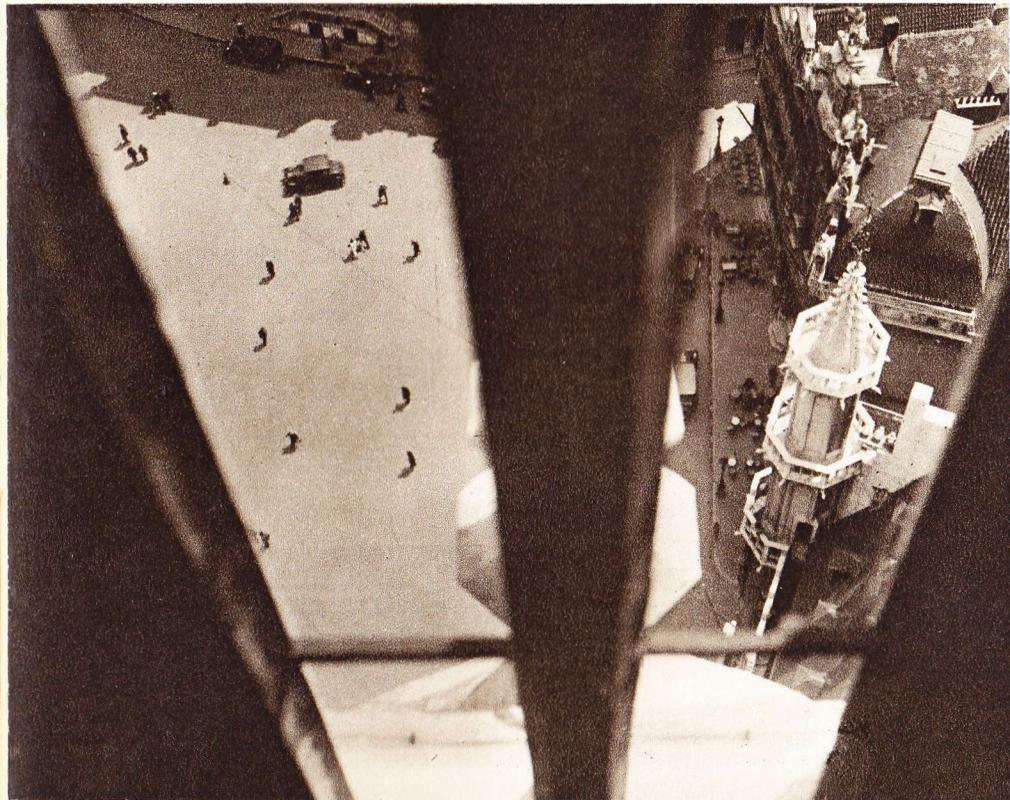
Comme un traité de droit financier, la Bourse s'ouvre par une colonnade. C'est la préface historique et majestueuse, qui donne accès aux chapitres techniques comme au Parquet.

Paul Lafitte et Jeroboam, son fils spirituel, ont montré que la Finance est une manière de poésie. Les gogos lisent la cote comme les snobs Paul Valéry, ou l'indicateur des grands express, et des transatlantiques. La Bourse, monument, porte son romantisme dans la sculpture et les bas-reliefs qui la rehaussent. Tout le symbolisme officiel chante dans ses pierres : l'Industrie, la Navigation, le Travail, le Commerce, l'Agriculture, les cinq parties du monde.

A défier l'argent, l'homme, quel qu'il soit, a toujours, à un moment de sa vie, senti un scrupule lui ronger le cœur. Suys l'a compris. Il n'a pu échapper à faire figurer, des deux côtés de l'horloge, le Bien et le Mal qui jonglent ainsi avec le temps.

Boulevard Anspach !

Anspach fut notre Hausmann. Il connut la for-



GRAND PLACE

DE BRUXELLES

tune magnifique de transformer une ville comme d'autres leur bicoque. Bourgmestre de 1864 à 1879, il fut touché, le premier en Belgique, par ce souci de modernisme qui perça les grandes villes de larges avenues ; mais une chaîne d'astragales et de festons tenait rivés, aux siècles révolus, les architectes qui l'aidèrent dans sa tâche.

L'on a gratifié ce boulevard de son patronyme pour lui rendre hommage. C'est fort bien, mais le précédent apparaît assez fâcheux. Le collège échevinal, suivant une impulsion qui lui fut donnée par les communes où l'on se plaît à glorifier de leur vivant les autorités populaires, considéra le domaine des grands boulevards comme son douaire. Les boulevards qui s'appelaient autrefois tout bonnement : boulevard du Hainaut, boulevard du Nord, furent affligés des noms de Maurice Lemonnier, Emile Jacquain et Adolphe Max. Ces édiles méritaient une palme pour leur courageuse conduite pendant la guerre, mais gageons qu'il ont dû souffrir dans leur modestie de voir ainsi leur nom courir les rues.

Grands magasins, hôtels, restaurants et cafés. Les restaurants, ici, portent un prénom : taverne Paul, taverne Pierre.

Place de Brouckère, monument Anspach !

Le monument, en général, n'est pas fait pour le siècle qui l'a vu naître. On lira les inscriptions de celui-ci, quand il aura l'âge de la colonne Trajane. Pour le curieux, l'infiniment curieux, toutes les allusions de celui-ci sont lumineuses. Paul

DÉCOUVERTE

Devigne, Julien Dillens, Godefroid Devreese, Pierre Braecke et Georges Hautstondt ont collaboré à cette œuvre, comme des pâtisseries pour une pièce montée. Il y a même une figure dans une niche qui symbolise, dit M. Des Marez, « l'envoûtement de la Senne ». Voûtement n'aurait-il pas exprimé comme ce vocable médiéval toute la noirceur des génies malfaisants qui conspirèrent contre cette pauvre rivière et l'ensevelirent vivante.

Le règne du néo-classique s'étend encore : hôtel Continental, hôtel Métropole, théâtre de l'Alhambra au boulevard de la Senne, colonnes et cariatides ; les attributs changent, mais le thème demeure identique. Ce sont les grands airs que l'on chantait à l'Opéra vers 1875, c'est le *bel canto* de l'architecture.

Par le Passage du Nord (il y avait ici, autrefois, un théâtre qui faisait la joie des enfants) ou la rue du Finistère, gagnons la rue Neuve. Du moins, ce qu'elle aurait été si les grands boulevards n'avaient pas été percés. Route en U. Retournons vers la place de la Monnaie. Rue des Augustins. Fossé-aux-Loups. Théâtre de la Monnaie. C'est ici... *Muette de Portici*... 1830 !

A la place de la Monnaie, un théâtre permanent fut installé, tout juste après le bombardement de 1695, et, comme cela se rencontre, par Jean-Paul Bombardon, conseiller et trésorier du gouverneur général de Maximilien de Bavière. Le monument lui-même date du début du XIX^e siècle.

DE BRUXELLES

Il fut complété par les bas-reliefs que la ville commanda à Simonis et qui représentent l'harmonie des passions humaines.

En 1830, c'est bien là qu'un duo célèbre mit le feu aux poudres et que la Révolution éclata. En 1855, un incendie ruina le théâtre tout entier, sauf la colonnade et le péristyle. Depuis, Victor Poelaert se chargea de le relever.

En face. Mon Dieu ! oui, la poste de l'architecte De Kurt avec sculptures de Desenfans.

Mais telle n'est pas la vraie promenade de l' amateur et du flâneur. Nous reviendrons tantôt, avec lui, dans les entours du théâtre de la Monnaie.

Albert Guislain

Découverte de Bruxelles

PHOTOS DE WILLY KESSELS

(Assistant : Léon Stons)

Edition pour la Jeunesse



L'ÉGLANTINE

BRUXELLES

1931